



**HAL**  
open science

**Peut-on se passer de théories de la société ? Discussion du grand résumé de l'ouvrage de Michel GROSSETTI, Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales, Paris, Éditions Hermann, collection " Métaphysique et Sciences ", 2022, 332 p.**

François Dubet

► **To cite this version:**

François Dubet. Peut-on se passer de théories de la société ? Discussion du grand résumé de l'ouvrage de Michel GROSSETTI, Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales, Paris, Éditions Hermann, collection " Métaphysique et Sciences ", 2022, 332 p.. SociologieS, 2023, Grands résumés. Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales, 10.4000/sociologies.19994 . hal-04155662

**HAL Id: hal-04155662**

**<https://cnrs.hal.science/hal-04155662>**

Submitted on 7 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

---

## Peut-on se passer de théories de la société ?

Discussion du grand résumé de l'ouvrage de Michel GROSSETTI, *Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales*, Paris, Éditions Hermann, collection « Métaphysique et Sciences », 2022, 332 p.

François Dubet

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/19994>

DOI : [10.4000/sociologies.19994](https://doi.org/10.4000/sociologies.19994)

ISSN : 1992-2655

### Éditeur

Association internationale des sociologues de langue française (AISLF)

Ce document vous est offert par INIST - Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



### Référence électronique

François Dubet, « Peut-on se passer de théories de la société ? », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, mis en ligne le 01 mai 2023, consulté le 07 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/19994> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.19994>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 juin 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# Peut-on se passer de théories de la société ?

Discussion du grand résumé de l'ouvrage de Michel GROSSETTI, Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales, Paris, Éditions Hermann, collection « Métaphysique et Sciences », 2022, 332 p.

François Dubet

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

\* Lire le grand résumé de [Michel Grossetti](#) et sa discussion par [Didier Vrancken](#).

## Changements dans la théorie

- 1 Les sociologues ont toujours eu un certain goût pour les guerres théoriques, multipliant des couples de notions inconciliables : fonctionnalisme/marxisme, interactionnisme/choix rationnel, critique/expertise, explication/compréhension... sans oublier d'autres clivages plus ou moins tranchés. Les oppositions entre Écoles et des sous-Écoles étaient d'autant plus vives que, derrière les querelles intellectuelles, s'affrontaient des intérêts académiques mettant en jeu le contrôle des départements de recherche, des laboratoires, des revues, des postes et des carrières. La sociologie française des années 1970 a été dominée par ce type de débats, par un jeu à quatre coins entre Boudon, Bourdieu, Crozier et Touraine, sans oublier un vieux fond marxiste, l'École de Chicago, en supposant qu'elle fut une École, et un positivisme revendiqué comme étant a-théorique.
- 2 Depuis cette période, durant laquelle dominaient les « grandes théories » et les grands paradigmes appelant les « pères fondateurs » à la rescousse, les conflits théoriques ne se sont pas éteints, mais ils ont changé de nature. Ils se sont diffractés sous le seul effet de la multiplication du nombre des chercheurs en sciences humaines. Pour exister, les chercheurs doivent se singulariser en fonction de leurs objets et de leurs théories. Aussi

voyons-nous s'étendre les champs et les objets proposant leurs propres choix théoriques, comme se sont multipliés les « ruptures », les « tournants » et les « critiques ». Le nombre des *studies*, comme celui de revues spécialisées et de comités de recherche, n'a cessé de croître. Dans une large mesure, les théories en acte deviennent des combinatoires *ad hoc* en fonction d'un problème et d'un objet – j'ai moi-même participé à ce type de « bricolage » dans le cadre de la sociologie de l'éducation. À cette tendance, il faut ajouter un relatif effacement des frontières entre les diverses disciplines composant les sciences humaines (l'histoire, la géographie, les sciences politiques et la sociologie) – ce qui est plutôt une bonne chose –, pendant que les économistes se saisissent des objets traditionnellement dévolus aux sciences sociales. Si l'on ajoute à ces changements l'introduction de nouveaux « acteurs » comme les animaux, les virus, le climat, la nature, l'anthropocène... tout semble contribuer à l'explosion du monde des théories sociales. Progressivement, les laboratoires soudés autour d'une théorie, parfois d'un mandarin, sont devenus des plateformes de services où cohabitent une multitude d'objets et de théories. Les guerres de tranchées ont laissé place à une myriade de guérillas, pendant que de nombreux chercheurs se « réfugient » prudemment sur des objets de plus en plus précis, parfois de plus en plus limités, en empruntant à diverses théories et à diverses méthodes.

- 3 Cette situation ne procède pas seulement des transformations du monde académique et scientifique, elle vient aussi du changement de statut de la « grande théorie ». Ce que je désigne ici comme la « grande théorie » est la tentative de construire une conception intégrée de l'action sociale, de la connaissance (une épistémologie), du changement (de la modernité) et du système. La grande théorie était à la fois une théorie sociologique et une représentation de la société et de son évolution, de la modernité. La théorie parsonienne, que plus grand monde ne fréquente, peut être tenue pour l'archétype de cette forme d'ambition, de « suprême théorie » où s'articulent l'action, les structures, la culture, l'évolution... En étant durkheimien, weberien, marxiste, tenant du choix rationnel ou disciple de Bourdieu, on adopte à la fois un système de concepts, une méthodologie, une vision de la société et une conception de la vocation du chercheur et de l'intellectuel. On mobilise des concepts, des outils et une vision du monde. On ne voit pas les mêmes choses de la même manière : on voit des choix limités là où d'autres voient des accomplissements de rôles, on voit du pouvoir là où d'autres voient de la domination, on voit des systèmes symboliques là où d'autres voient des interactions, on voit des contradictions là où d'autres voient des systèmes, on voit des effets émergents là où d'autres voient des nécessités... Les grandes théories nous intéressent toujours, et c'est heureux, mais le temps n'est plus guère à ce type d'ambition qui ne semble plus tenable, sauf à des niveaux d'abstraction extrêmement élevés, comme chez Niklas Luhmann, par exemple.
- 4 Mon hypothèse, qui n'a pas à être développée ici, expliquerait le recul de la grande théorie par le déclin de l'idée de société entendue comme unité organique et conflictuelle dont il s'agissait d'expliquer les mécanismes et les changements comme étant le produit de l'action sociale. Cette unité, ce que l'on appelait la société, n'est plus aussi robuste ; les sous-systèmes se sont désencastrés, les conflits se sont multipliés, les organisations et les institutions ne sont plus stables, les identités se multiplient et se fractionnent, le sens de l'histoire est désorienté, la nature s'invite comme un quasi-acteur... Dès lors, il est impossible de décrire la société comme un personnage culturel, comme un ensemble de rouages et comme un conflit stabilisé. Alors qu'il fallait mettre en œuvre une grande théorie sur des objets particuliers, ce qui autorisait les

chercheurs à changer d'objet au cours de leur carrière sans abandonner l'unité d'un projet, nous observons aujourd'hui un mouvement inverse : c'est à partir d'un objet particulier que s'opère une montée en généralité de nature théorique comme le disent nombre de déclarations programmatiques où les recherches se déploient « au prisme de » : du genre, de la race, de la globalisation, de l'espace...

## De la société à la « matière sociale »

- 5 Michel Grossetti se définit comme un sociologue « provincial » appartenant à la communauté internationale des analystes des réseaux ; manière de dire qu'il se définit davantage par ses recherches que par ses choix théoriques et qu'il veut tâcher d'y voir clair à partir de ses multiples terrains. Au fond, en partant de ses propres recherches, il veut mettre un peu d'ordre dans les concepts et les notions, reprenant ainsi le projet intellectuel de Jean-Michel Berthelot qui ambitionnait de dégager quelques règles transversales aux diverses familles théoriques. Michel Grossetti ne propose donc pas sa propre « grande théorie » ou sa propre combinatoire à partir de ce qui lui paraîtrait digne d'être retenu chez les uns et chez les autres. Il ne propose aucune rupture, aucun tournant, pour essayer de faire tenir ensemble ses propres recherches et celles de nombreux collègues. Plutôt que de s'inscrire dans une théorie de l'action et de la société, ou plutôt que de tout ramener à une option méthodologique, Grossetti propose de suivre les flux de l'activité sociale qui, partant de ses formes les plus simples, engendre des formes plus cristallisées et plus stables. Ce faisant, il place ses pas dans ceux de Georg Simmel, évidemment, mais aussi de Peter L. Berger, de Victor Cicourel, de Thomas Luckman... de tous ceux qui pensent que la vie sociale est un effet émergent des actions, des réseaux, des interactions. C'est en ce sens que s'impose le concept d'*ontologie*, puisque la question essentielle est celle de la nature de l'activité sociale qui engendre les formes les plus collectives par le jeu des couplages, des découplages, des stabilités, des changements. La matière sociale se déploie, se compose et se recompose dans des collectifs, des emboîtements et des ruptures. En parcourant pas à pas ce long chemin, où une connaissance profonde de la littérature sociologique se mêle à ses propres travaux, Grossetti croise les concepts les mieux établis de la sociologie, non pour les combattre, mais pour leur donner des significations différentes ou décalées, pour montrer comment ils procèdent de l'activité sociale, comment ils constituent, à leur tour, des formes composées des interactions, des ressources matérielles et cognitives, des récits, des réseaux, des processus... Michel Grossetti rappelle ainsi que les manifestations les plus collectives et les plus cristallisées de la vie sociale procèdent de formes élémentaires, mais aussi que ces formes élémentaires s'inscrivent en retour dans des formes plus globales. « L'ontologie robuste » qu'il propose n'est pas une causalité cachée, puisque ces chemins se parcourent dans toutes les directions, du micro vers le macro, mais aussi du macro vers le micro. Alors que la « grande théorie » sépare les entités au risque de les réifier, (les structures, les cultures, les institutions, les rôles, la rationalité, les valeurs...), l'ontologie de Grossetti établit des continuités et des ruptures, des polarisations et des fragmentations, du prévisible et de l'imprévisible. Enfin, son approche n'est pas individualiste étant donné que la vie sociale n'est pas, à ses yeux, l'effet de compositions des atomes de base. Michel Grossetti prend donc nos réflexes à revers et nous déstabilise parfois quelque peu.

## Mettre un peu d'ordre

- 6 « Un peu comme les physiciens ont dû trouver des solutions pour gérer le passage entre le monde très instable de la mécanique quantique et celui plus “structurel” de la gravitation, les chercheurs en sciences sociales doivent, à mon sens, s’efforcer d’articuler le monde “fluide” des activités et celui plus “solide” des structures sociales. », écrit Michel Grossetti (§ 20). Les entités, les activités et les relations peuvent être tenues pour les éléments de base de l’ontologie du social. Ainsi, les personnes sont définies par leurs ressources matérielles, culturelles et cognitives dont les combinatoires se transforment au fil des parcours et des relations. Elles ne sont donc pas des acteurs portés par une logique interne comme le postulent les « grandes théories ». Une autre entité est celle des activités, des interactions, des actions prévisibles ou imprévisibles. Se forment ainsi des systèmes de relations plus ou moins stabilisés, mais qui procèdent des personnes, des ressources et des interactions.
- 7 Comme de toute évidence la vie sociale n’est pas un flux totalement aléatoire d’interactions, de relations et de réseaux, Grossetti déplace son regard vers des formes plus cristallisées et plus rigides de l’ontologie sociale. C’est surtout là qu’il croise les concepts plus familiers de la sociologie. Ainsi, dans le cadre de son approche, les collectifs définissent des groupes stabilisés ou des classes sociales, par exemple, mais sont perçus comme une activité et non comme des objets stables et « déjà là », précédant l’activité sociale. De la même manière, les rôles sociaux deviennent des collectifs « dyadiques ». Les « sphères d’activité » ressemblent quant à elles aux champs, aux mondes sociaux et aux configurations de Norbert Élias, mais elles ne constituent pas des objets, puisqu’elles sont perçues comme le produit des formes élémentaires de l’ontologie du social : les personnes, les ressources, les relations... Jusqu’où peut-on aller en procédant de cette manière ? Michel Grossetti évoque quelques limites, pour le moment, quant à la capacité de cette ontologie à saisir ce qu’il appelle les formes « massives », telles que le capitalisme ou le patriarcat.
- 8 L’exercice auquel m’a convié la revue *SociologieS* impose de ne réagir qu’au seul grand résumé proposé par Michel Grossetti, mais il m’est difficile de faire comme si je n’avais pas lu l’ouvrage dont il entend fournir les grandes lignes, et comme si nous n’avions pas un peu échangé, autour du concept d’institution, par exemple. Le grand résumé de *Matière sociale* passe nécessairement sous silence ce qui fait la force et le charme de ce livre. Au-delà du cadre conceptuel qu’il propose, Grossetti croise un nombre considérable de notions, de recherches et d’auteurs qu’il ne combat jamais, mais dont il propose des approches et des lectures singulières, dont il se démarque et qu’il incorpore à son ontologie, à sa matière, sans les avaler et sans les trahir. De ce point de vue, *Matière sociale* est une sorte d’hommage à la sociologie telle qu’elle se fait. C’est un travail qui bouscule, mais c’est aussi un livre amical.

## Peut-on se passer de théories de « la société » ?

- 9 Que le projet de Michel Grossetti suscite l’admiration et qu’il soit aujourd’hui nécessaire ne fait pas de doute, mais on peut se montrer plus circonspect à son endroit si l’on pense que la sociologie n’est pas seulement un ensemble d’outils et de techniques décrivant au plus près la matière sociale et ses fluctuations. Les « grandes théories » ont été portées par l’idée de société, par les récits de la modernité, par les tensions

entre l'unité de la vie sociale et la violence des conflits de classes, entre les religions et la rationalité... Ces théories, parfois opposées, souvent combinées, ne sont pas seulement des jeux intellectuels : elles répondent aux questions que se posent les acteurs, les mouvements sociaux, les partis et parfois les sociétés ; elles surplombent l'ontologie sociale et participent ainsi de la vie sociale en définissant les individus, l'action, les cultures, la démocratie, les systèmes et ce que l'on appelait alors l'évolution. Elles sont parfois fonctionnalistes, parfois plus tragiques, parfois déterministes, parfois plus compréhensives, mais elles justifient la sociologie parce qu'elles proposent des récits, des explications, des interprétations ; parce qu'elles se démarquent des idéologies tout en abordant les mêmes problèmes ; parce qu'elles essaient de répondre à des questions sociologiques mais aussi à des questions sociales : la misère, la violence, les injustices... En ce sens, la sociologie est une science morale à vocation empirique, puisqu'elle essaie de dire ce qui nous arrive et de suggérer ce que nous pourrions faire.

- 10 Bien sûr, Grossetti a raison de souligner que nous ne vivons plus dans des sociétés industrielles, modernes et nationales considérées comme des personnages d'un seul bloc. Tout est plus complexe, tout est plus aléatoire, tout est plus enchevêtré, tout est plus incertain. Les acteurs ne sont pas d'un seul tenant, les institutions ne sont plus des ensembles pratiques et symboliques homogènes, l'intégration est devenue la cohésion sociale produite par les acteurs et les politiques publiques, et c'est sans doute ce qui justifie le projet de construire une ontologie robuste. Mais on ne peut en rester au constat que tout est dans tout, et réciproquement, pour décrire seulement le flux des interactions, des échanges, des ressources et des réseaux. Faut-il rappeler que les personnes agissent dans un monde « objectif » qui les précède ? En ce sens, je ne crois pas que l'on puisse faire l'économie d'une représentation des mécanismes macro articulés à des agencements d'actions et d'expériences singulières, des « enjeux » et des « épreuves », écrivait Charles Wright Mills en 1959. Nous restons tenus de lier la singularité des expériences à la totalité de la vie sociale, ne serait-ce que dans la mesure où, sociologue ou pas, chacun se pose cette question : comment « tout ça » tient ensemble, se décompose et se recompose ? Que fait-on et qu'est-t-il possible de faire ?
- 11 Si l'on ne veut pas que les sciences sociales se dispersent dans leurs objets et leurs paradigmes, nous devons courir le risque de théories générales, fussent-elles partielles ; il faut bien que les niveaux de la vie sociale soient articulés, il faut bien que se construisent des capacités d'agir au niveau macro. Pour le dire autrement, l'ontologie du social devrait participer d'une sociologie générale. Il ne s'agit pas seulement d'une exigence scientifique permettant de stabiliser les catégories mais aussi d'une nécessité pour l'action dans les temps obscurs que nous vivons ; des temps dominés par la décomposition des sociétés industrielles, modernes, nationales et démocratiques, des temps où aucun « retour » n'est possible. Sauf à se perdre dans une analyse minutieuse et fluctuante de l'activité sociale, le projet de l'ontologie sociale ne devrait pas être une alternative à l'ambition de saisir la vie sociale comme une totalité, il devrait en être l'une des dimensions. En situant son ontologie comme une théorie à moyenne portée, c'est peut-être ce que propose Michel Grossetti, sans trop s'engager cependant, puisque son chantier reste ouvert.

---

## AUTEUR

### FRANÇOIS DUBET

Professeur émérite, Centre Émile Durkheim, Université de Bordeaux ; directeur d'études à l'EHESS, France. Email : francois.dubet@u-bordeaux.fr